

## Le livre et son public, une question de perception?

Richard Mairet

---

Number 129, 2005

Littérature pancanadienne 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/41398ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Mairet, R. (2005). Le livre et son public, une question de perception? *Liaison*, (129), 11–12.

# Le livre et son public, une question de perception ?

RICHARD MAIRET

IL EXISTE, SEMBLE-T-IL, dans la littérature canadienne un grand problème qui peut se résumer ainsi : il y a un grand nombre de bons écrivains, mais un très petit nombre de lecteurs. Surprenant constat que celui de mettre en équation écrivains et lecteurs. Ne s'agit-il pas d'acheteurs et non de lecteurs, dans ce cas précis ? En effet, il est difficile de connaître le nombre de lecteurs d'un ouvrage littéraire puisque le nombre d'exemplaires vendus n'est pas en rapport direct avec les lecteurs dudit ouvrage. Bien entendu, les écrivains comme les éditeurs comptabilisent les ventes, mais pas les lecteurs. Les libraires, pour leur part, préfèrent la littérature marchandise, celle qui se vend sans pour autant être lue, mais qu'il est bien d'avoir dans son salon, plutôt qu'une littérature d'artistes du verbe qui ne se vend que peu ou prou, mais qui est lue par des amateurs du genre.

Il n'est pas utile de faire le procès de la littérature, canadienne ou autre, mais de saisir l'évolution de la société envers la littérature *per se*. Pour les amateurs de procès d'intention, il suffit de relire *Qu'est-ce que la littérature ?*, de Roland Barthes, publié au Seuil en 1971. Mais il s'agit de la France et non du Canada et la question de la littérature d'après-guerre dans l'Hexagone ne concerne que les contempteurs des *plumistes* en tous genres et, en premier lieu, les enseignants de la littérature qui reconnaîtront en Roland Barthes un maître. La situation de la littérature au Canada appartient cependant à un autre ordre de réflexion.

Si l'on pose la question directement : « Est-ce qu'il existe une littérature canadienne ? », la

réponse est sans équivoque : oui, elle existe. La question est de savoir ce qu'elle représente exactement aux yeux des lecteurs. Pour certains écrivains, elle constitue une identité nationale et, à ce titre, elle doit servir à construire ou à entretenir une cohésion sociale. Soit ! Mais l'identité nationale est au Canada assez floue dans les esprits. Pour d'autres, la lecture est en voie de disparition chez nos contemporains et une très petite minorité d'individus s'y consacrent pendant leurs loisirs. Autrement dit, la littérature serait une espèce en danger de disparition à plus ou moins brève échéance. S'il existe une part de vérité chez les uns comme chez les autres, il n'en demeure pas moins que c'est peut-être un peu court comme analyse. Il ne s'agit aucunement de nier qu'un livre dépasse rarement les 200 ou 300 exemplaires vendus de la part de plusieurs bons écrivains canadiens, tant francophones qu'anglophones d'ailleurs, mais d'essayer de comprendre pourquoi la lecture n'est plus valorisée dans notre société. Il est inutile de faire le procès du Conseil des Arts d'un ordre de gouvernement ou d'un autre et de mettre en avant l'argent de l'État qui serait mal dépensé.

Les Canadiens français savent depuis longtemps qu'ils ne lisent pas, ou du moins pas assez. On n'arrête pas de leur dire, depuis des lustres, que la situation est préoccupante et que l'avenir de la langue française est compromis à cet égard. Cela dit, il faudrait relativiser ces propos. Lorsque l'on invoque un manque de lecteurs d'œuvres littéraires canadiennes, cela ne signifie pas dire une baisse du nombre de lecteurs, mais plus généralement un désintéressement du public

envers des écrivains inconnus ou mal connus de celui-ci. Si nous ajoutons le manque de visibilité médiatique ainsi que l'absence de réseaux de distribution, nous avons une recette infallible d'un échec annoncé en terme de vente d'ouvrages et l'absence caractérisée d'une demande desdits ouvrages. Les salons du livre furent, à une époque pas si lointaine, une réponse à ces deux lacunes. Cependant, la société de communication actuelle représente un nouveau défi pour les écrivains et les éditeurs. De plus, nous avons des hypermarchés du livre dans lesquels la place du petit éditeur est nulle. Et même avec des salons du livre, des prix prestigieux pour les écrivains et les éditeurs — par médias interposés — par exemple, le Prix des lecteurs de Radio-Canada, il est difficile de concurrencer les grandes chaînes de distribution qui offrent à l'internaute une livraison gratuite du dernier ouvrage médiatisé à outrance.

Les salons du livre et les prix sont avant tout un moyen de communication efficace de faire connaître nos écrivains et il est indéniable que les retombées de tels événements ne sont pas uniquement économiques, mais surtout culturelles. Ce n'est pas une question d'identité nationale, mais plus certainement une question d'identité pure et simple. Par exemple, l'Ontario français est dispersé sur un vaste territoire et il est quasi impossible pour les auteurs de parcourir la pro-

vince afin de promouvoir leurs livres et conquérir un marché d'acheteurs. Certes, les bibliothèques scolaires ou publiques jouent un rôle non négligeable pour promouvoir les écrivains, mais les coupures budgétaires hypothèquent ce rôle de promotion et il est à craindre que la situation ne s'aggrave à l'avenir.

Comme d'habitude, les jeunes sont visés par les mesures de valorisation de la littérature : ils doivent lire et il faut leur enseigner le goût de la lecture. Cette seule évocation en fera bondir plusieurs, car les jeunes ne sont pas responsables de la société dans laquelle les adultes les ont placés. Bien sûr, il faut enseigner aux jeunes la lecture, mais leur enseigner l'amour du savoir serait sans nul doute plus judicieux. La littérature est aussi un moyen d'acquérir un savoir sur soi et sur les autres grâce à ce contact avec des auteurs qui ont la générosité de mettre à la disposition du lecteur un imaginaire personnel, une vision du monde. Valoriser la littérature en soi n'est pas la panacée au petit nombre de lecteurs, prétendu ou réel, car la littérature est un produit pour beaucoup d'individus et, à ce titre, en concurrence avec d'autres produits de consommation plus rapide. Combien de personnes ont lu le même livre plusieurs fois? ■

*Richard Mairet est chercheur indépendant dans le domaine de la culture.*

Une zone passionnément **artistique**  
Des produits **culturels** d'excellence  
Un **espace de vie** où les œuvres s'y confondent  
Merci à **Liaison** de les faire découvrir!

450, rue Rideau, bureau 405, Ottawa (ON) K1N 5Z4  
(613) 241.8770 fccf@zof.ca [www.zof.ca](http://www.zof.ca)



Fédération culturelle  
canadienne-française